

Le peuple que voulait Jésus

Un premier article (Repères, décembre 2007) a retracé la façon dont le peuple de la Bible s'est découvert progressivement peuple de Dieu, peuple de l'Alliance. Avant de rechercher comment les premières communautés chrétiennes ont assumé cet héritage dans la foi en la Résurrection, nous voulons essayer de repérer quel peuple Jésus a voulu en son temps. L'entreprise n'est pas facile : les textes qui évoquent la vie de Jésus datent tous de la seconde moitié du premier siècle de notre ère. Leurs rédacteurs n'ont pas voulu reconstruire un passé à jamais révolu, mais aider leurs contemporains à vivre leur foi au Ressuscité en s'appuyant sur l'expérience croyante des premiers compagnons de Jésus et en assumant les réalités nouvelles qu'il leur était donné de vivre. Une lecture attentive et prudente des Evangiles permet cependant de percevoir comment les premières générations de croyants ont compris ce que fut l'itinéraire vécu par Jésus¹.

1 - Faire peuple, au temps de Jésus

La Palestine était tombée sous l'occupation de Rome en -63. Une partie de la population s'accommodait de cette situation, notamment les classes dirigeantes. En revanche, la crainte d'être totalement assimilé dans cet empire mondial totalitaire avait renforcé considérablement les réflexes identitaires chez les Juifs fidèles à leurs traditions.

Pour eux, il n'était pas question de fréquenter les non-Juifs, comme l'attestera Pierre chez Corneille dans les Actes des Apôtres : « Il est absolument interdit à un Juif de frayer avec un étranger ou d'entrer chez lui » (Ac 10,28). De plus, ils avaient multiplié les exclusions. Ainsi l'hostilité larvée entre Juifs et Samaritains s'était avivée. Des textes juifs de l'époque appelaient à les considérer comme des païens. Dans l'épisode de la rencontre entre Jésus et la Samaritaine, Jean constate : « les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains » (Jn 4,9).

Au cœur même de la communauté juive, on tenait à l'écart, sans distinction :

- Les infirmes de naissance, allant jusqu'à se demander, comme les disciples de Jésus devant l'aveuglé : « Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? » (Jn 9,2).

- Les lépreux : la lèpre est une souillure, un signe d'impureté et de réprobation divine. « Le lépreux atteint de ce mal portera ses vêtements déchirés et ses cheveux dénoués ; il se couvrira la moustache et il criera : « Impur! Impur! ». Tant que durera son mal, il sera impur et, étant impur, il demeurera à part. Sa demeure sera hors du camp » (Lv 13,45-46).

- Les malades mentaux, considérés comme possédés par des esprits mauvais...

D'autres catégories de gens étaient désignés comme « pécheurs », de par leur état de vie ou leur métier, et n'étaient donc pas fréquentables.

- On pense, bien sûr, aux prostituées, désignées comme « pécheresses », qui rendaient impures

1. Vous pouvez vous référer au fascicule édité par l'ACO : Le Nouveau Testament, un livre, une bibliothèque.

toutes les personnes dont elles s'approchaient (Lc 7,37).

- On dressait des listes de métiers « méprisables », parce qu'ils souillaient non seulement ceux qui les exerçaient, mais aussi ceux qui les fréquentaient : les publicains ou collecteurs d'impôts, réputés voleurs et rejetés en raison de leurs relations avec les puissances occupantes, les bergers, accusés de ne pas respecter le bien d'autrui !

Toutes ces exclusions traduisaient le souci des Juifs de s'ajuster à la sainteté de leur Dieu.

2 - Jésus, membre de ce peuple

Jésus est né dans une famille juive. Ses parents lui avaient donné un nom qui attestait de leur foi : « Jésus » signifie « c'est Yahvé, le Dieu d'Israël, qui sauve ». Comme tous les petits Juifs de son temps, il avait été circoncis très tôt après sa naissance, avait fréquenté l'école de la synagogue de Nazareth où on lisait et apprenait par cœur les grands textes de la Bible. Cette éducation a structuré son identité : il était conscient, comme la plupart des Juifs de son temps, de faire partie du peuple élu.

Disciple du baptiste

Devenu adulte, Jésus chercha sa voie parmi les mouvements réformateurs qui cherchaient à faire exister l'Israël véritable : Pharisiens, Esséniens, Baptistes². Il adhéra au mouvement de Jean-Baptiste, devint son disciple, se fit baptiser par lui. Jean appelait les siens à « préparer les chemins » pour que Dieu intervienne, établisse son règne, crée l'Israël des derniers temps (Mc 1,2-6). Afin de réaliser ce projet, il s'était retiré au désert pour y constituer un groupe à part, en rupture avec la société juive. C'est cela qui amena Jésus à prendre ses distances pour « retourner en Galilée », comme le signalent les Evangiles : ce choix manifestait son refus de s'enfermer dans un peuple séparé. On comprend alors l'enthousiasme des foules à son égard : il leur annonçait l'avènement du Royaume au cœur même de leur existence³.

Des choix originaux

Les Evangélistes présentent un Jésus qui guérit les malades et expulse les esprits mauvais. Il ne s'agissait

pas là seulement de donner un surcroît de vie à ceux qui en étaient dépourvus, mais de leur permettre de réintégrer à part entière leur place dans le peuple élu, comme en témoigne la guérison de l'homme à la main desséchée dans l'Evangile de Marc. En trois lignes, l'essentiel est dit : « Il y avait là un homme à la main desséchée. Ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le jour du sabbat, afin de l'accuser. Il dit à l'homme qui avait la main sèche : « Lève-toi, là, au milieu » (Mc 3,1-2). Marc en tire la conclusion : « Étant sortis, les Pharisiens tenaient aussitôt conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre ». Entre lui et eux s'affrontent deux conceptions radicalement différentes du peuple tel que Dieu le veut.

De même, les Evangiles soulignent l'accueil fait par Jésus à tous ceux qui étaient systématiquement tenus à l'écart : les collecteurs d'impôts Lévi et Zachée (Mc 2,14 ; Lc 5,27 ; 19,2), la Samaritaine (Jn 4), la femme adultère (Jn 8,3), la pécheresse chez le Pharisien Simon (Lc 7,37). Ils relèvent l'étonnement des disciples, le scandale et l'hostilité de Juifs bien-pensants, notamment quand Jésus pousse la provocation jusqu'à partager les repas avec eux ou loger chez eux (Mc 2,16 ; Lc 5,30 ; 19,5-7)⁴.

D'autres comportements de Jésus devaient étonner, scandaliser. Ainsi, il se faisait accompagner dans ses déplacements par des femmes, ce qui était totalement impensable chez les Rabbins⁵. En revanche, les Evangélistes n'évoquent pas de démarches de Jésus en direction des non-Juifs, à part Marc, chez qui la « Cananéenne » de Matthieu est désignée comme « grecque, Syro-phénicienne de naissance », et Marc insiste : c'est sa démarche, sa « parole » qui transforme le regard de Jésus (Mc 7,24-30).

Il en institua douze

On ne peut séparer la nouveauté de ces pratiques de Jésus de l'institution des Douze. Jésus s'était entouré de disciples, comme beaucoup de rabbins ou de maîtres spirituels de son époque. Mais lui n'attendait pas que des hommes demandent à le suivre. Il prenait lui-même l'initiative de les appeler à s'engager avec lui, sans conditions⁶.

Les Evangélistes ont retenu notamment sa décision d'en choisir douze qu'il associa intimement à sa mission

2. Sous des formes différentes, les groupes les plus réformateurs avaient pris leurs distances par rapport à la société juive de leur temps qui leur apparaissait souillée, parce que compromise avec l'occupant : l'appellation « pharisiens » les désigne comme des « séparés », les Esséniens refusaient de fréquenter le temple, Jean Baptiste s'était retiré dans un lieu désert.

3. La foule joue un rôle central dans les Evangiles. Elle « suit » Jésus, l'accompagne dans ses déplacements, le « presse de toute part », l'écoute, se laisse instruire, s'émerveille et s'étonne (Mt 9,33 ; Mc 4,25 ; 5,24-31 ; 6,34 ; 7,14 ; 8,34 ; Lc 7,9, etc.)

4. Le repas était un acte éminemment symbolique, au point que les Pharisiens comme les Esséniens avaient pris l'habitude de prendre leur repas en commun comme signe de leur appartenance au véritable Israël, mais en évitant soigneusement qu'ils soient contaminés par la présence de gens impurs.

5. « Il cheminait à travers villes et villages, prêchant et annonçant la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu. Les Douze étaient avec lui, ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies, dont Marie, appelée la Magdaléenne, de laquelle étaient sortis sept démons » (Lc 8,1-3).

6. Voyez les récits de vocations, où Jésus se contente de dire : « Viens et suis-moi ! » (Mc 1,16-20 ; 2,13-14 ; 10,17-22).

(Mc 3,14-19 ; 6,7-13). Ce nombre était symbolique. Il évoquait les douze fils de Jacob, les douze tribus d'Israël, et les désignait comme les fondements du nouvel Israël en germe.

3 - Jésus exclu du peuple

On comprend que les choix de Jésus aient mené à son élimination. Ils remettaient trop en cause l'ordre établi. Les motifs de sa condamnation et de sa mise à mort furent sans doute à la fois religieux et politiques : les deux pouvoirs se recouvrent à l'époque. Les grands prêtres sont nommés et révoqués par les Romains, ils cumulent les fonctions politiques et religieuses. Ils sont chargés de faire régner l'ordre à Jérusalem. De toute manière, l'accord du pouvoir romain a été nécessaire pour que la mise à mort de Jésus ait lieu légalement. Même si les rédacteurs des Évangiles ont interprété les faits à la lumière de leur conception du messianisme, deux événements ont dû jouer un rôle majeur : l'entrée de Jésus à Jérusalem et la purification du parvis du temple⁷.

L'entrée solennelle à Jérusalem

En entrant à Jérusalem sur un âne, Jésus voulait sans doute prendre le contre-pied des pratiques des procureurs romains. Résidant habituellement à Césarée maritime, ville gréco-romaine située sur la côte de Galilée, les représentants officiels de Rome se rendaient à Jérusalem à l'époque des fêtes pascales (une période propice à des émeutes). Pour manifester la toute-puissance de l'Empire, ils pénétraient dans la ville, vêtus de leurs habits d'apparat, montés sur des chevaux (symbole de leur pouvoir), entourés de leurs troupes.

En choisissant d'entrer dans la ville de David juché sur un âne, Jésus laissait apparaître au grand jour son refus d'être un Messie royal. Mais, par leurs acclamations, ses partisans ont transformé cette manifestation en revendication d'un contre-pouvoir, en prétention messianique. Il n'en fallait pas plus pour qu'il soit éliminé par les autorités romaines.

La purification du temple

L'expulsion des vendeurs du temple est présentée par les quatre évangélistes comme tout autre chose

que l'épisode un peu folklorique qu'on y voit parfois. Il s'agit là d'un acte prophétique hautement symbolique : contrairement à d'autres réformateurs qui prenaient leur distance par rapport à la société juive, Jésus manifestait là qu'il voulait transformer profondément cette société pour en faire le peuple voulu par Dieu. Matthieu souligne d'ailleurs le lien entre l'événement et les pratiques habituelles de Jésus, en prolongeant l'épisode par l'arrivée auprès de lui d'aveugles, de boiteux, d'enfants : « Il y eut aussi des aveugles et des boiteux qui s'approchèrent de lui dans le Temple, et il les guérit. Voyant les prodiges qu'il venait d'accomplir et ces enfants qui criaient dans le Temple 'Hosanna au fils de David !', les grands prêtres et les scribes furent indignés... » (Mt 21,12-15).

L'échec d'une vie, l'échec d'une oeuvre

L'arrestation, la condamnation par les pouvoirs civils et religieux, la mise à mort de Jésus, sont donc bien la conséquence directe de ses actes, de ses choix : travailler à l'avènement d'un « peuple de Dieu » renouvelé, privilégiant les marginaux, les exclus, ceux qui n'ont pas droit d'exister ou sont considérés comme quantité négligeable⁸. Les quatre évangélistes accordent une place considérable à sa passion et à sa mort. Loin d'en faire une parenthèse, ils lui accordent une importance décisive. Avant eux, dans les années 50, Paul affirmait : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens » (1 Co 1,23), ou encore : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Co 2,2).

Quels qu'en aient été les motifs, le rejet de Jésus par les autorités juives, sa condamnation et sa mise à mort par le pouvoir romain, le supplice subi, tout le désignait comme un imposteur, rejeté non seulement par les hommes, mais par Dieu lui-même⁹. Une telle fin ne pouvait que conduire à la dispersion des disciples. Cet abandon n'était pas lâcheté. Il scellait l'échec vécu par Jésus, son incapacité à faire exister le nouvel Israël.

7. L'entrée à Jérusalem précède le récit de la Passion (Mt 21,1-9 ; Mc 11,1-10 ; Lc 19,28-40 ; Jn 12,12-19). La purification du temple la suit immédiatement dans les trois premiers Évangiles (Mt 21,10-17 ; Mc 11,11-19 ; Lc 19,45-48). Jean, pour sa part, lui donne plus de poids encore, en la situant au tout début de la vie publique de Jésus (Jn 2,13-25).

8. Dans l'Évangile de Marc, peu avant la fin de la vie de Jésus, Jacques et Jean lui demandent des places privilégiées dans son Royaume : « l'un à ta droite, l'autre à ta gauche »... Deux pages plus loin, deux autres hommes seront « l'un à droite » et « l'autre à gauche » de Jésus : les deux brigands crucifiés avec lui !

9. Réserve par les Romains aux esclaves et à ceux qui se rebellaient contre l'Empire, le supplice de la croix était considéré par les Juifs comme une déchéance définitive : « Si un homme, coupable d'un crime capital, a été mis à mort et que tu l'aies pendu à un arbre, son cadavre ne pourra être laissé la nuit sur l'arbre; tu l'enterreras le jour même, car un pendu est une malédiction de Dieu, et tu ne rendras pas impur le sol que Yahvé ton Dieu te donne en héritage » (Dt 21,22-23).

Le peuple du Ressuscité

L'Église de Dieu

Pour désigner leurs communautés qu'ils reconnaissaient comme le véritable Israël, le nouveau Peuple de Dieu, les premiers chrétiens ont utilisé le terme « églises ».

Il est probable que le terme n'a jamais été utilisé par Jésus pour désigner le groupe de ses disciples. En revanche, Paul l'emploie fréquemment (61 fois sur les 107 emplois du terme dans le Nouveau Testament), d'abord au pluriel, pour désigner les communautés à qui il adresse ses lettres, puis au singulier, pour désigner l'ensemble du peuple chrétien, souvent alors en précisant « Église de Dieu » (1 Co 1,2 ; 10,32... ; 2 Co 1,1 ; Ga 1,13).

Ce mot grec désignait dans le monde des cités gréco-romaines l'assemblée des citoyens, donc des hommes dignes de ce nom, qui se réunissaient sous les auspices des dieux de la cité. Dans la Bible grecque (la Septante), il avait été utilisé pour désigner le peuple élu lors de sa constitution (Dt 23,2) et caractérisait la communauté comme le « nouveau » peuple élu, « appelé » par Dieu.

En le choisissant pour désigner leurs communautés, les chrétiens ont écarté d'autres termes, comme « Synagogue » utilisé par les Juifs, ou « thýase », employé par les confréries religieuses du monde gréco-romain.

Pour comprendre le sens de la mort de Jésus, les disciples ont scruté les Écritures, tout particulièrement les psaumes, les textes prophétiques qui évoquaient des rencontres de Dieu au cœur de la détresse des hommes. Grâce à cette recherche, conjuguée avec leur propre expérience (peu à peu ils se remettaient à vivre ce qu'ils avaient vécu avec Jésus) la mort de Jésus prenait une autre dimension, celle du don total d'une vie

offerte à tous, sans exception, par amour. Cette mort même ouvrait au salut. Elle venait dire le sens de l'histoire dans le dessein de Dieu, non pas celle des forts, de ceux qui dominent et triomphent, mais l'histoire de ceux qui donnent leur vie.

Dans le même mouvement, ces disciples trouvèrent la force, l'énergie de surmonter leur épreuve. Comme nous l'explicitons dans le prochain article, ils se rassemblèrent en communautés des derniers temps. Ils justifiaient leur renaissance comme nouveau peuple de dieu, en proclamant que « Dieu avait ressuscité Jésus » (Ac 2,21 ; 5,30.32 ; Rm 4,24 ; 10,9 ; 1 Co 15,1-11 ; 1 Th 4,14 ; 5,10)¹⁰.

Un événement, appelé résurrection, qui ne devait se produire qu'à la fin des temps, était confessé comme étant advenu au cœur de l'histoire humaine¹¹.

Tous les textes du Nouveau Testament s'accordent pour faire de cet événement l'acte fondateur par lequel se construisirent les premières communautés chrétiennes. En se rassemblant pour faire mémoire de sa mort, les disciples attestaient : celui dont la mort en croix symbolisait l'exclusion du peuple élu était devenu la « pierre angulaire » (1 P 2,7) sur laquelle s'édifiait le nouvel Israël. Le repas pris en commun est devenu le rite privilégié de leurs communautés (1 Co 11,17-34). C'est vraisemblablement dans ce cadre que le genre littéraire « Évangile » s'est imposé peu à peu.

En le célébrant ainsi, ils ont compris qu'il les appelait à agir de manière analogue. Le « Viens et suis-moi » est devenu l'appel adressé à tous les disciples pour faire exister un peuple analogue à celui que Jésus avait tenté de faire exister, pour devenir « Église du Christ ». Notre prochain article s'attachera à la façon dont ils ont cherché à le faire.

Francis Dumortier
Marc Jacob

10. La plupart de ces textes sont introduits par « nous croyons ». Cela révèle qu'il s'agit d'une confession de foi et non d'une évidence. Lorsque les Chrétiens affirment après Paul et les premiers Chrétiens : « Jésus est ressuscité », ils doivent donc faire précéder cette phrase par le verbe « croire », en le conjuguant à la première personne du singulier ou du pluriel. Francis Dumortier, Jésus est-il ressuscité ? Paris, Editions de l'Atelier.

11. Tous les Juifs ne croyaient pas à la résurrection des morts, mais les Pharisiens avaient popularisé cette conviction reprise au livre de Daniel (Dn 12,1-3). G.Becquet, F.Dumortier, M.Jacob, La fosse aux lions, Paris, Editions de l'Atelier, 1993, pp. 105-118 ; 153-156. Au premier siècle de notre ère, dans les milieux apocalyptiques dont fait partie le mouvement de Jésus, on était convaincu que les justes, notamment les martyrs, seraient récompensés par le don d'une vie éternelle à la fin des temps.